

L'énigme de l'inceste ou les contradictions de la science et du mythe dans *Les Rougon-Macquart*

Claire SUEMATSU

En écrivant l' "histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire"¹⁾, ZOLA introduisait le principe d'hérédité dans la littérature, à la fois comme facteur de caractérisation des personnages, comme ferment narratif, enfin comme fil directeur reliant les épisodes en une immense fresque sociale. Dans un roman censé expliquer la totalité du spectre social par la double loi de l'hérédité et du milieu, on peut s'étonner qu'une part si réduite soit faite aux drames engendrés par les interdictions découlant du fait héréditaire. Le motif de l'inceste joue notamment dans *Les Rougon-Macquart* un rôle secondaire qu'il semble difficile d'expliquer par l'ignorance du phénomène ou le poids des tabous.

Cette lacune ne nous retiendrait pas si l'inceste ne venait au premier plan dans *Le Docteur Pascal*, dernier volume de l'œuvre, et considéré comme le testament philosophique de ZOLA. D'autant que les deux partenaires de ce drame sont paradoxalement parmi les rares membres de la famille à être exempts de toute tare héréditaire.

Il y a là l'apparence d'une contradiction que nous tâcherons de démêler dans l'espoir de toucher à l'un de ces nœuds imaginaires où se joue la signification de l'œuvre.

Mots et choses

Le mot d'inceste, tout d'abord, fait problème, et une rapide enquête dans l'œuvre rapporte peu d'éclaircissements. Les amours dépravées de Maxime et Renée, sont stigmatisées par ce terme, alors qu'il n'existe entre le fils et la deuxième femme de Saccard aucun lien de consanguinité²⁾. Les connotations du terme suggèrent que, plutôt que celui plus exact d'adultère, il convient seul pour dénoncer ce que cette liaison a de moralement monstrueux. Dans la hiérarchie des amours interdites, l'inceste représente bien le plus haut degré de perversité, il désigne moins un type de relations prohibées que l'idée même d'infamie. Aussi ZOLA évite-t-il de l'appliquer au mariage consanguin de

Marthe Rougon et de François Mouret (*La Conquête de Plassans*) qui, tout en présentant un degré licite de parenté, a pourtant tous les caractères d'une union incestueuse, et lui offre l'occasion de prouver la dégénérescence biologique qui frappe la descendance de conjoints trop étroitement apparentés³⁾.

Force est donc de constater la dissociation totale des deux aspects essentiels de l'inceste : consanguinité d'une part, prohibition sociale de l'autre. La liaison criminelle de Renée et Maxime n'est pas biologiquement incestueuse; l'union de Marthe et de François Mouret, biologiquement incestueuse, est moralement et socialement irréprochable. D'une part, le tabou sans l'inceste; de l'autre, l'inceste sans le tabou.

Or, si le problème de l'inceste n'est jamais abordé de front, le motif se laisse discerner dans un certain nombre d'œuvres; ainsi dans *La Faute de l'Abbé Mouret* où la population endogame depuis toujours du village des Artaud se reproduit en dépit de l'Eglise et, paradoxe, sans que le moindre abâtardissement de la race se fasse sentir:

“Tous les habitants étaient parents, tous portaient le même nom, si bien qu'ils prenaient des surnoms dès le berceau, pour se distinguer entre eux. Un ancêtre, un Artaud, était venu, qui s'était fixé dans cette lande, comme un paria; puis, sa famille avait grandi, avec la vitalité farouche des herbes suçant la vie des rochers; sa famille avait fini par être une tribu, une commune, dont les cousinages se perdaient, remontaient à des siècles. Ils se mariaient entre eux, dans une promiscuité éhontée; (. . .) Ils naissaient, ils mouraient, attachés à ce coin de terre, pullulant sur leur fumier, lentement, avec une simplicité d'arbres qui repoussaient de leur semence. . .”⁴⁾

Ainsi encore dans *La Terre*, l'inceste de Palmyre et Hilarion⁵⁾, est bien, en deça de la loi sociale ou morale, cette poussée brute de la nature, la seule injonction à laquelle puissent obéir ces êtres primitifs, encore à demi-engoncés dans l'animalité.

Ainsi, le même terme est employé pour désigner des relations profondément dissemblables: consanguinité étroite dans un cas, relation par alliance dans l'autre; rapport toléré ou au contraire illicite et criminel. Pourtant, si ZOLA utilise le même mot, si un même réseau de métaphores — chaleur, obscurité, terre, fumier, végétation tenace,⁶⁾ — recouvre toutes ces histoires, c'est que, suivant la logique de l'imaginaire, elles illustrent une même loi. L'inceste se charge de valeurs opposées: il est à la fois l'innocence première et la transgression suprême. Mais il suffit de garder à l'esprit l'idée que l'inceste est la manifestation même de la loi de nature, pour comprendre que, dans le monde dénaturé où vivent Maxime et Renée, tout retour à l'état de nature ne puisse être

vécu que sur le mode de la perversion, et que l'inceste y devienne le symbole de la transgression absolue.

Cependant, cette explication ne vaut pas pour l'union de Marthe et de François, utilisée pour démontrer la loi de dégénérescence. On aperçoit une contradiction entre l'abâtardissement provoqué par le mélange de sangs trop proches, et cette inépuisable vitalité de l'espèce se multipliant au mépris des théories de l'hérédité. C'est cette contradiction qui va apparaître au grand jour dans *Le Docteur Pascal*.

L'inceste problématique du Docteur Pascal

Le docteur Pascal, savant scrupuleux, ayant consacré sa vie à des recherches sur l'hérédité, s'éprend à plus de soixante ans de sa nièce Clotilde qu'il a élevée de ses mains. Il y a là un paradoxe qui s'accorde mal avec la volonté affichée d'idéaliser le personnage. Si ZOLA voulait faire de Pascal ce personnage sans tache, pourquoi l'avoir fait tremper dans une histoire communément jugée "sordide"? Pourquoi, d'autre part, esquiver la question? Certes, un homme de la probité de Pascal ne peut que frémir devant "le pire des crimes, un abus de confiance, une séduction basse"⁷⁾, mais la pensée de l'inceste est vite rejetée à l'arrière-plan. Pour Clotilde, elle n'intervient à aucun moment, comme s'il n'avait jamais existé entre Pascal et elle le moindre rapport de parenté. Le terme de maître dont elle l'appelle "pour ne pas employer les mots d'oncle ou de parrain, qu'elle trouvait bêtes"⁸⁾, oblitère pour elle le lien de consanguinité.

L'interprétation de l'arbre généalogique contribue encore à brouiller les cartes. Bien que Rougon par la filiation, Clotilde Saccard⁹⁾ est tout le portrait de sa mère, Angèle Sicardot, et tient de son grand-père, le Commandant Sicardot, ce qui l'écarte en quelque sorte de la famille. Même remarque pour Pascal que ZOLA a voulu mettre à part, en en faisant un mélange unique d' "innéité"¹⁰⁾:

"Oh! moi, à quoi bon parler de moi? Je n'en suis pas, de la famille! (. . .) Ma mère me l'a répété assez souvent, que je n'en étais pas, qu'elle ne savait pas d'où je pouvais bien venir!" (. . .) Va, le peuple ne s'y trompe pas. M'as-tu jamais entendu appeler Pascal Rougon dans la ville? Non! Le monde a toujours dit le docteur Pascal, tout court. C'est que je suis à part Et ce n'est guère tendre peut-être, mais J'en suis ravi, car il y a vraiment des hérédités trop lourdes à porter."¹¹⁾

Deux précautions valent mieux qu'une. Ecarter à la fois Pascal et Clotilde de la famille, n'est-ce pas la meilleure parade à toute accusation d'inceste? Certes, Pascal peut

encore se tromper, mais n'oublions pas que le personnage du savant est investi aux yeux de ZOLA d'une autorité intellectuelle et morale particulière¹²⁾; or, il suffit de poser l'infailibilité de Pascal pour que la question de l'inceste devienne inextricable.

Genèse du Docteur Pascal

La genèse de l'œuvre peut-elle nous apporter quelques éclaircissements sur ce point? Notons d'abord que si *Le Docteur Pascal* est très inspiré par la liaison avec Jeanne Rozerot, ZOLA lui fait subir des transformations notables. De fait, l'élaboration de l'intrigue suit une autre voie. Dès 1880, ZOLA avait envisagé d'écrire un roman dont le héros serait "un savant marié avec une femme rétrograde, bigote, qui détruira ses travaux à mesure qu'il travaille."¹³⁾ Mais, dans l'ébauche de 1892, le projet initial est abandonné pour celui d'une intrigue entre Pascal et une amie de Clotilde, Marie. La préoccupation de simplifier le drame, doublée du désir de recentrer ce roman final sur la famille, conduit ZOLA à imaginer cette idylle entre le docteur et sa nièce. Il n'en reste pas moins étrange qu'après avoir écarté l'idée de la "femme rétrograde", puis celle de la "maîtresse-servante", enfin de la "disciple-amie", après avoir resserré les rapports des personnages de façon que l'inceste reste la seule possibilité envisageable, l'écrivain se soit dissimulé le problème, *comme s'il n'existait pas*.

Plus la question paraît sans issue, plus nous pouvons nous persuader qu'elle doit revêtir dans l'œuvre une importance particulière. S'il doit y avoir inceste, pourquoi faut-il que le mot soit passé sous silence, autrement dit que le scandale soit ignoré? Répondre à cette question suppose que l'on reprenne l'œuvre dans son ensemble.

L'inceste, point de fuite de l'œuvre

On sait que l'histoire du *Docteur Pascal* se déroule à plusieurs niveaux, dont l'articulation n'a peut-être pas toujours été perçue:

— Drame de la famille, tout d'abord, l'œuvre reprend le cycle des *Rougon-Macquart* sous forme d'un exposé théorique, et conclut dramatiquement le cycle, par un certain nombre d'événements.

— Drame de la science, de ses prétentions et de son impuissance, illustré par le conflit qui oppose le savant à un entourage féminin sous l'emprise de la religion.

— Enfin, drame personnel de Pascal obligé de se séparer de Clotilde et mourant de ce chagrin.

Or, quel que soit le niveau auquel on choisisse de lire l'œuvre, on ne saurait esquiver la question de l'inceste:

Ainsi, au premier niveau, la naissance de l'enfant, fruit de l'inceste, est l'un des éléments essentiels dans la signification ultime du drame familial.

Au deuxième niveau, la croyance dans les conséquences bénéfiques de l'exogamie est bien l'idée centrale qui guide Pascal dans son interprétation de l'arbre généalogique et la prévision des développements futurs de la famille:

“Eh bien! L'espoir est là, dans la reconstitution journalière de la race par le sang nouveau qui lui vient du dehors. Chaque mariage apporte d'autres éléments, bons ou mauvais, dont l'effet est quand même d'empêcher la dégénérescence mathématique et progressive. Les brèches sont réparées, les tares s'effacent, un équilibre fatal se rétablit au bout de quelques générations, et c'est l'homme moyen qui finit toujours par en sortir, l'humanité vague, obstinée à son labeur mystérieux, en marche vers son but ignoré.”¹⁴⁾

On imagine aisément que l'apologie de l'inceste ne saurait s'introduire dans le système théorique de Pascal sans en ébranler les fondements.

Enfin, au niveau du drame personnel, l'inceste constitue bien le premier maillon dans l'enchaînement des malheurs qui causeront la mort de Pascal.

De quelque point de vue que l'on considère l'œuvre, l'inceste est bien au cœur de la problématique, par ses incidences sur le devenir de la famille, sur le destin personnel de Pascal et sur les vues théoriques du savant. Le moment est venu de reprendre le roman niveau par niveau, et de voir si ceux-ci s'accordent en une perspective cohérente dans laquelle l'inceste, avec ses contradictions, pourrait être intégré.

A quelque niveau que ce soit, le roman se termine de façon ambiguë. Cette incertitude est particulièrement flagrante en ce qui concerne le drame familial : à travers les morts d'Adélaïde, de Macquart, de Pascal, de Maxime, de Charles, ZOLA efface l'une après l'autre les cinq générations qui ont fait la famille. D'ailleurs, le phénomène de dégénérescence est général. Lorsqu'on parvient au terme du cycle, soit dégénérescence, soit stérilité ou disparition, il ne reste sur chaque branche qu'un bourgeon sain, qu'une possibilité de renouveau¹⁵⁾, ce qui est peu pour un arbre qui a étendu son ombre à la société toute entière. Faut-il conclure à l'extinction de la famille dont Félicité ne ferait que veiller sur la gloire posthume? Certes, la vie repart, mais toute l'ambiguïté est là : la vie, non pas la famille.

Les thèses de Pascal sont explicites sur ce point: quelques générations suffisent à faire

disparaître les traits héréditaires communs à partir desquels s'est justement construite la notion de famille. N'oublions pas cette tare originelle, la névrose de Tante Dide, qui sous différentes formes s'est transmise à la quasi-totalité des Rougon-Macquart. Soit dissolution des caractères héréditaires, soit résurgence et autodestruction, la famille doit s'épuiser naturellement. La seule inquiétude ne peut venir que de l'inceste, capable de relancer l'hérédité, mais l'enfant de la scène finale n'apporte pas de solution au drame familial. Dégénérescence ou renouveau? Au niveau de réflexion où s'achève l'œuvre, cette question n'a plus vraiment de sens:

“Que serait-il l'enfant? Elle le regardait, elle tâchait de lui trouver des ressemblances. (...) Puis, sourdement inquiète, c'étaient les autres qu'elle cherchait, les terribles ascendants, tous ceux qui étaient là, inscrits sur l'Arbre, déroulant la poussée des feuilles héréditaires (...) Et elle se calmait pourtant, elle ne pouvait pas ne pas espérer, tellement son cœur était gonflé de l'éternelle espérance. La foi en la vie que le maître avait enracinée en elle, la tenait brave, debout, inébranlable. Qu'importaient les misères, les souffrances, les abominations! (...) C'était la vie perpétuée, tentée encore, la vie qu'on ne se lasse pas de croire bonne, puisqu'on la vit avec tant d'acharnement, au milieu de l'injustice et de la douleur.”¹⁶⁾

Cette profession de foi éclaire d'un jour nouveau non seulement la dernière œuvre, mais rétrospectivement tout le cycle. Ce n'est pas au drame familial que la naissance de l'enfant apporte une conclusion: elle prépare au contraire le passage à un autre degré de signification, où le cadre familial est dépassé où le destin du groupe se confond dans le flot qui roule l'humanité entière:

“Et, après tant de Rougon terribles, après tant de Macquart abominables, il en naissait encore un. La vie ne craignait pas d'en créer un de plus, dans le défi brave de son éternité. Elle poursuivait son œuvre, se propageait selon ses lois, indifférente aux hypothèses? en marche pour son labeur infini (...) La vie, la vie qui coule en torrent, qui continue et recommence, vers l'achèvement ignoré! La vie où nous baignons, la vie aux courants infinis et contraires, toujours mouvante et immense, comme une mer sans bornes.”¹⁷⁾

C'est pourquoi l'histoire se clôt sur une double image de mort et de vie, sans qu'il y ait contradiction, les niveaux étant différents: le drame familial se termine par la scène d'apothéose, la pose de la première pierre du monument à la gloire des Rougon, par Félicité qui n'est plus elle-même qu'un spectre du passé; mais à ce récit se superpose avec

force l'image de la mère allaitant son enfant dont le petit bras se dresse "comme un drapeau d'appel à la vie"¹⁸). La famille passe, la vie continue.

Même glissement au plan du roman scientifique. Le conflit qui oppose Pascal à Clotilde et reflète par de nombreux aspects le débat d'époque de la science et de la religion, se déroule en plusieurs étapes, en une séquence de six nuits de feu, dont il serait vain de privilégier un moment au détriment des autres: s'il paraît se résoudre provisoirement dans l'union de Clotilde et de Pascal, interprétée par ZOLA lui-même comme une double victoire de Pascal dans sa virilité retrouvée et la reconnaissance de son credo scientifique, *Le Docteur Pascal* est aussi le récit d'une défaite, d'une profonde métamorphose qui mène Pascal à douter de la science, à renoncer à son rêve de "hâter le bonheur universel"¹⁹. D'autre part, Clotilde, elle, ne renie pas sa croyance que "le monde ne s'arrête pas à la sensation, qu'il y a tout un monde inconnu dont il faut tenir compte"²⁰; et Pascal la suit jusqu'à réintégrer les préoccupations métaphysiques dans une nouvelle profession de foi, par laquelle le savant reconnaît les limites de la raison et de la science. N'oublions pas la quatrième nuit, où c'est Pascal qui se convertit à la religion de la vie, renonçant à toutes ses prétentions antérieures:

"Ecoute, je vais te dire ce que je ne dirais à personne au monde, ce que je ne me dis pas tout haut à moi-même. . . Corriger la nature, intervenir, la modifier et la contrarier dans son but, est-ce une besogne louable? (. .) Et rêver une humanité plus saine, plus forte, modelée sur notre idée de la santé et de la force, en avons-nous le droit? Qu'allons-nous faire là, de quoi allons-nous nous mêler dans ce labeur de la vie, dont les moyens et le but nous sont inconnus? Peut-être tout est-il bien. Peut-être risquons-nous de tuer l'amour, le génie, la vie elle-même (. .)

C'est ma passion de la vie qui triomphe, jusqu'à ne pas la chicaner sur son but, jusqu'à me confier totalement, à me perdre en elle, sans vouloir la refaire, selon ma conception du bien et du mal. Elle seule est souveraine, elle seule sait ce qu'elle fait et où elle va, je ne puis que m'efforcer de la connaître, pour la vivre comme elle demande à être vécue²¹ . . .

Victoire de Pascal sur Clotilde ou de Clotilde sur Pascal? L'inceste qui ne trouvait pas sa justification dans la philosophie eugéniste du savant, qui n'y pouvait figurer que comme exemple d'aberration préjudiciable à l'espèce, apparaît dans cette nouvelle perspective comme une des forces obscures de l'évolution, qui transcende notre entendement et nos idées morales. Dans ce nouveau règne, au-delà du Bien et du Mal, c'est à peine si le phénomène peut être perçu, à plus forte raison intégré dans une théorie

scientifique ou morale.

Le roman scientifique qui se proposait de démontrer les mécanismes de l'hérédité en interaction avec le milieu, s'achève lui aussi sur une apparente contradiction: certes, Pascal triomphe, et même de façon posthume, puisque sa propre mort, et celle de Maxime, vérifient ses prédictions de savant; mais inversement, il se renie, son œuvre sera détruite, et il ne restera de lui que l'enfant de l'inceste, vigoureuse réponse de la vie à des hypothèses dont elle se moque.

Quel que soit le niveau de lecture, on constate un glissement à un autre système de valeurs, un dépassement dont l'union de Pascal et de Clotilde est à la fois l'instrument et le symbole. Le thème de l'inceste apparaît donc comme le point de fuite vers lequel les divers aspects de l'œuvre s'organisent dans une perspective cohérente. Il faut poser l'inceste, et s'en servir pour renverser une conception trop étroite, par la même contradiction qui oblige à poser d'abord l'existence de ce qu'on veut nier. Certes, ZOLA se sert du terme dans *la Curée* pour stigmatiser la corruption du Second Empire; certes, il démontre dans *La Conquête de Plassans* les conséquences d'une union quasi-incestueuse, mais dans *Le Docteur Pascal*, il parvient à un degré de foi en la vie où ni l'anathème moral, ni les réserves des théoriciens de l'hérédité ne lui paraissent plus recevables. Tout est bon. Tout ce qui continue l'œuvre de vie, quels qu'en soient les moyens, porte en soi-même sa justification.

Roman scientifique ou roman métaphysique ?

Depuis les origines, *Les Rougon-Macquart* comportent deux aspects: d'une part le récit qui raconte l'histoire de la famille, d'autre part un commentaire métatextuel qui propose une interprétation du même texte. La fonction de commentateur peut être assumée directement par le romancier lui-même, ou par divers personnages: parmi ceux-ci, le Docteur Pascal a un rôle privilégié. Tout ce qui se produit au niveau du récit est enregistré, répertorié, et analysé par le Docteur. A cet égard, le dernier roman du cycle, qui en propose au lecteur le commentaire scientifique, remplit à l'égard de l'ensemble une fonction éminemment métatextuelle.

Cependant, *Le docteur Pascal* est aussi un récit dont les fameux dossiers sont l'enjeu: il s'agit en effet de savoir si les adversaires de Pascal réussiront à les détruire, ou si celui-ci saura les conserver. Le roman propose à la fois une interprétation des *Rougon-Macquart*, et le récit de la bataille pour le sens, puisqu'une fois les dossiers détruits, et disparus les témoins gênants, Félicité sera libre de refaire l'histoire à sa guise. L'interpré-

tation de l'Œuvre constitue le nœud dramatique d'une œuvre nouvelle.

Or, toute l'œuvre de Pascal sera brûlée. Est-ce à dire que ZOLA détruit le système d'interprétation sur lequel il s'est appuyé? Les choses ne sont pas si simples. Mais on peut penser que si ZOLA choisit de faire mourir son double symbolique, l'homme de science sur lequel l'écrivain entendait se modeler, ce n'est peut-être pas sans quelque intention.

Il y a corrélation entre la méthode et son objet. L'histoire de la famille a besoin des théories de l'hérédité pour être interprétée; inversement, les théories de l'hérédité ont besoin de l'exemple de la famille pour faire leur preuve. Le mode d'emploi proposé par Pascal n'est applicable qu'au roman familial. Or, il y a longtemps que le roman déborde le cadre familial. Plus on avance dans la lecture des *Rougon-Macquart*, et plus la famille se réduit aux fils tenus d'individus qui évoluent par ailleurs dans des milieux géographiques et humains nouveaux. Plus l'œuvre progresse, et plus l'énonciation des lois de l'hérédité disparaît au profit de celle de règles sociologiques. Or cette nouvelle méthode requiert un élargissement considérable du champ d'observation qui ne peut plus se restreindre à une seule famille: d'où l'apparition d'autres groupes familiaux dont le drame se greffe sur celui des Rougon-Macquart, de façon à ce que la superposition des destins particuliers puisse représenter symboliquement celui d'une classe sociale.

A un autre niveau encore, l'œuvre ne retrace plus seulement le devenir d'un groupe social, mais celui de l'humanité en tant qu'espèce biologique: ici, la boucle se referme, mais à la manière d'une spirale, à un degré supérieur.

Cette religion de la vie, exprimée sous sa forme la plus saisissante dans la fable édénique de *La Faute de l'Abbé Mouret*, réaffirmée dans *Le Docteur Pascal*, transcende tout système explicatif. Il ne s'agit plus de justifier, mais de proclamer. Entrepris comme une description de la société sur des bases scientifiques, *Les Rougon-Macquart* s'achèvent sur un credo métaphysique.

Conclusion

Plus encore qu'aucun autre, le motif de l'inceste fait apparaître les contradictions latentes entre le discours scientifique qui sert de guide descriptif officiel aux *Rougon-Macquart*, et le discours mythique sous-jacent affleurant en permanence dans les métaphores, comme l'a bien montré Maarten VAN BUUREN²²⁾, et finissant par émerger au niveau de l'histoire même sous la forme d'un accident incompréhensible.

Le Docteur Pascal est le récit de cette émergence, de la destruction de l'appareil théorique scientifique, et du triomphe de la mythologie. On a vu que l'inceste s'était peu

à peu imposé à l'imagination de ZOLA. Il s'impose parce qu'il est l'expression même de cette force aveugle par laquelle la nature se reproduit sans cesse. Il faut non seulement l'inceste, mais l'union la plus disproportionnée, et paradoxalement, il faut qu'elle soit justifiée comme étant la plus naturelle. Mais le paradoxe en reste un au regard de la science: d'où ce déploiement d'arguments scientifiques pour persuader le lecteur qu'il ne saurait y avoir inceste du moment qu'il n'y a pas de consanguinité véritable. La mythologie mine la science, mais dans un dernier effort, les ressources de la science sont requises pour légitimer la mythologie. Cependant, après avoir utilisé la science jusqu'au bout, ZOLA fait disparaître son double . . . et non seulement le personnage de Pascal, mais les dossiers, mais tout le substrat scientifique de la fiction, afin de laisser triompher la fiction elle-même. Le mot de la fin n'est pas au savant mais au romancier.

Notes

- 1) *Les Rougon-Macquart, Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire*, édition établie par H. MITTERAND, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, t. 1, 1960. Voir sur ce sous-titre la préface à *La Fortune des Rougon*, id. t. 1, p. 4.
- 2) Il faut évidemment tenir compte des sources d'une part (on sait que la *Phèdre* de RACINE sert ouvertement de référence à *La Curée*, et que RACINE lui-même utilise ce terme), d'autre part du fait que le tabou qui frappe le lien de consanguinité peut aussi s'étendre à celui d'affinité. Mais nous ne tâchons de circonscrire ici que l'extension du concept dans le monde imaginaire de ZOLA.
- 3) cf. la conversation entre Marthe et l'Abbé Faujas, dans *La Conquête de Plassans*, Pléiade, t. 1, p. 970
- 4) *La Faute de l'Abbé Mouret*, Pléiade, t. 1, pp. 1231–1232.
- 5) Double inceste puisque Palmyre est non seulement la sœur d'Hilarion, mais qu'elle lui a servi de mère. Ici, le terme est employé, mais aucune condamnation morale ne frappe ces deux innocents: cf. *La Terre*, Pléiade, t. 4, pp. 484, 578,
- 6) cf. *La Curée*, Pléiade, t. 1, p. 481, et *La Terre*, p.484.
- 7) *Le Docteur Pascal*, Pléiade, t. 5, p. 1053.
- 8) id. p. 920.
- 9) Cf. la note par laquelle Pascal classe le personnage, p. 1020.
- 10) "Innéité" : "combinaison, où se confondent les caractères physiques et moraux des parents, sans que rien d'eux semble se retrouver dans le nouvel être. . ." (*Le Docteur Pascal*, p. 1021.)

- 11) id. p. 1021.
- 12) Le programme que ZOLA s'était fixé dans la préface, c'est Pascal qui l'exécute.
- 13) *Journal des GONCOURT*, 12 mars 1890. Cf. l'étude de MITTERAND, *Pléiade*, t. 5, p. 1569. Sur les différentes étapes de la genèse, voir l'étude de H. MITTERAND.
- 14) *Le Docteur Pascal*, p. 1018. Cette apologie de l'exogamie paraît marquer une étape dans l'évolution des conceptions "scientifiques" de ZOLA, et la victoire des thèses darwiniennes sur les théories de Lucas qui constituent la base du roman.
- 15) Etienne Lantier, déporté en Nouvelle-Calédonie, et Jean Macquart, pour la branche Macquart; Octave, pour la branche Mouret, et le fils de Pascal pour les Rougon.
- 16) *Le Docteur Pascal*, p. 1218.
- 17) id. p. 1219.
- 18) id. p. 1220.
- 19) id. p. 984.
- 20) id. p. 1062.
- 21) id. pp. 1084—1085.
- 22) Maarten VAN BUUREN, *Les Rougon-Macquart d'Emile Zola, de la métaphore au mythe*, Corti, 1986.